

Le jour de
Méliké

« Lettre à mes créatures :

Une compréhension nouvelle s'est invitée en mon âme pour y diffuser ses feux et si je vous écris aujourd'hui, et si vous me lisez demain, c'est que l'intensité avec laquelle elle irradie mon être me presse à poser par écrit la force de cette révélation pour qu'elle embrase le présent papier et les lecteurs - vous mes créatures - qui le tiendront. Sachez que je n'écris ni par dévotion, ni par compassion, ni par souci d'honnêteté, mais simplement parce que parmi la multitude des possibles qui s'offrent à moi, c'est ce fil que j'ai décidé de saisir pour tisser mon ouvrage. Ce soupçon de précision maintenant posé, commençons par la question que voici :

Vous est-il déjà arrivé de rêver que vous rêviez ? De rêver à l'intérieur d'un rêve ?

Je sais que bien rares sont celles et ceux qui pourraient témoigner d'une telle expérience ; ou disons plutôt que personne ne le peut à l'exception des quelques rares individus que j'aurais par là-même désigné pour former mes tous premiers contestataires. Car oui des contestataires j'en veux et j'en réclame, des centaines, des milliers, des régiments entiers, des bataillons furieux, des mercenaires sans attaches ni pitié. Je les veux vaillants et acharnés, je les veux en grand nombre pour me distraire, pour me maintenir à mon plus haut potentiel, pour jouir sans relâche du combat des idées, puis jubiler de les voir, à court d'arguments, s'incliner un à un afin qu'au milieu du champ de bataille de la créativité, resplendisse ma supériorité, seule survivante et immaculée se tenant calme et sage sur les restes fumants des esprits ayant osé me défier. J'attends par conséquent que les individus qui se sentiront une âme à contester ma présente lettre se manifestent sans tarder et endossent avec joie et détermination le rôle que j'ai voulu pour eux.

Merci.

Revenons maintenant à ma question. Vous n'avez donc jamais rêvé que vous rêviez... et pourtant ! C'est précisément ce que vous et moi faisons lors de chaque somme qui nous accorde un rêve. Car ce que nous considérons d'ordinaire comme étant l'état éveillé n'est en fait qu'un rêve. Donc si la réalité est un rêve, lorsque nous rêvons, nous ne faisons ni plus ni moins rêver que nous rêvons.

Poing final.

Par conséquent, notre vie est soumise, comme tous rêves, aux lois oniriques dont la juridiction suprême garantit que tout est possible !

Le problème classique qui intervient ici est que le rêveur se méprend lui-même tant la substance de son imagination lui semble réaliste. Ne pouvant croire qu'il ne s'agisse que d'un rêve, il maintient que ce qu'il ressent est bel et bien la réalité et s'interdit d'en sortir. Le voilà prisonnier et contraint

de vivre enfermé dans le monde qu'il a lui-même imaginé sans se douter au préalable des conséquences que cela entraînerait sur sa liberté. C'est à ce jeu séduisant mais redoutablement dangereux que je me suis laissé prendre. J'ai depuis erré dans mon rêve, et c'est en tant que victime de ma propre création et inconscient de l'être que j'ai cheminé à travers cette folie. Je me suis enlisé dans ce monde virtuel, en le complexifiant pour le rendre plus supportable, plus cohérent, plus attrayant. Je lui ai créé un passé et l'ai peuplé de gens fait à mon image en charge de crédibiliser mes créations. J'y ai placé des savants, des religions, des continents et des mers. J'y ai éparpillé des histoires, des contes et quelques poignées de milliards de faits divers. J'y ai semé des bébés, des vieillards et des chauffeurs de taxi. Des pompiers et des supporters de football. Des chauves-souris, des renards, des éléphants et des pingouins. Je n'ai pas arrêté depuis que je suis entré dans ce rêve d'y créer à foison, je n'ai fait que ça : des philosophies, des philanthropes, des phobies et des fossiles. Des langages et des nuages. J'ai créé à la vitesse de ma pensée avec une intensité folle, sans jamais m'octroyer de repos, car même ce qui pouvait ressembler à du repos n'était qu'une création de plus que je m'empressais d'emplir d'œdipes freudiens et de pétales d'inconsciencés ! Je créais même les rêves de mes créatures à chaque fois que l'un ou l'une de mes camarades partageait avec moi ses partitions nocturnes !

Je me suis créé des parents, une histoire de famille avec ses inévitables déboires et un système 'reproductif' tangible pour rendre biologiquement intelligible ma venue dans ce monde, dans ce rêve total.

Aujourd'hui je souris.

Je suis conscient de tout cela. Hier les contrôleurs qui m'ont sauté dessus dans l'autobus avant que je ne leur file entre les doigts, non sans leur abandonner de manière tout à fait absurde quelques bribes de mon identité (suffisamment pour être fiché), ainsi que quelques feuilles de cours et un livre qui volèrent dans ma fuite, un bouquin rédigé par l'une de mes meilleures créations : Krishnamurti... tout ce palpitant délire comme toutes les fièvres de mes amours, tout est ma création. Toutes ces grammaires et ces fusées et toutes les rides de toutes les grands-mères de la Terre. Ma création ! Ma création ! Ma créééaaation !

Pourquoi croyez-vous que je me sois délibérément entouré d'êtres tous plus stupides et moins capables que moi ? Pourquoi me suis-je toujours arrangé pour avoir une vie plus grandiose que celles des autres ? Pourquoi l'ai-je garni de plus de virtuosités et de plus de drames qui ne font qu'accroître le respect que me portent ceux qui m'entourent ? Précisément pour jouir d'une reconnaissance supérieure de la part de mes créatures et me hisser bien heureusement au-dessus d'elles.

Pourquoi ai-je créé tous ces écervelés dont les préoccupations premières oscillent entre le classement de leurs équipes fétiches et l'emplacement des radars situés entre leur bureau et leur

cuisine ? Tous ces politiciens tout aussi incapables de masquer leurs névroses que de produire la moindre solution digne d'une intelligence quelque peu développée. Tous ces profs et ces flics dévoués à diffuser et cajoler la pensée dominante, qu'importe sa direction, qu'importe s'ils doivent être les piliers des dictatures, ils gesticulent avec la même ardeur sans que leur dévotion pour les marches cadencées n'en soit affectée. Tous ces juges qui ont conscience que relaxer les criminels en cols blancs et écrouer les voleurs de pommes n'a rien de juste, mais qui sont prêts à l'oublier en échange d'un salaire confortable. Pourquoi les ai-je tous créés ainsi, pourquoi vous ai-je créés ainsi ?

Pour pouvoir resplendir au milieu de la masse évidemment.

Encore, pourquoi croyez-vous que je me sois placé au moment le plus délirant de la soi-disant 'histoire humaine' ? Où tout se dégingue et s'emballe ? Mon pouvoir créatif s'échauffe ; il fait trembler le mercure de la planète et réveille les tsunamis. Tout cela pour m'offrir un quotidien plus planant !

Mais alors pourquoi tant de violence, de tremblements de terre, de guerres, de buveurs de bières, de flics haineux, d'animaux enfermés pour assouvir nos névroses génocidaires ? Parce que malgré l'époustouflant réalisme et la magnifique complexité que j'ai pu donner à cette bulle où je suis enfermé, il y a une chose que je n'ai jamais réussi à lui insuffler et à laquelle je ne parviendrai jamais : je ne réussirai jamais à lui donner du sens.

L'absence de sens à cette réalité illusoire, malgré tous mes efforts, m'est devenue progressivement insupportable. Voilà pourquoi, inconsciemment, la solution que j'ai élaborée pour m'extraire de cet envoûtant cachot dans lequel j'ai eu le malheur de glisser, était de le briser de l'intérieur, tel l'oisillon qui sort de sa coquille.

J'en entends déjà certains d'entre vous s'exclamer : 'et la mort alors ? N'est-elle pas également une autre voie vers la liberté ?'

Je vois que cette compréhension du 'monde' est bien neuve pour vous. Ce n'est pas un reproche, moi aussi je commence à peine à me familiariser avec elle.

La mort ? La mort n'est en fait rien d'autre que l'une de mes créations. Je l'ai créée dans le but de m'accorder un espoir, celui de croire qu'au-delà les choses seront meilleures. Paradoxalement, j'ai également créé la mort comme une crainte, source à laquelle je pouvais puiser le courage nécessaire pour surmonter mes crises existentielles en me répétant que ce que je croyais être la vie était un beau cadeau éphémère que je n'avais pas le droit de gâcher. En réalité, la mort que j'inflige à mes créatures n'est qu'une illusion qui me permet jusqu'à présent d'espérer tout en acceptant ma réclusion. C'est l'une de mes plus subtiles créations. J'ai placé tellement de foi en la mort que je me suis condamné à la connaître moi aussi comme peut en témoigner l'évolution physique de mon corps qui me pousse inexorablement vers elle. Mais en rien cela ne saurait m'offrir une réelle

liberté, car toutes mes créations ne sont que les composantes de mon rêve et celle là, bien qu'originale, n'échappe pas à cette loi. Elle n'est qu'un passage vers d'autres créations. Et après ma propre mort, j'expérimenterai simplement ce que je décide de créer : paradis, enfer, réincarnation, vie d'extraterrestre, vie de fantôme... le choix n'a de limites que celles de mon propre pouvoir créatif. Ma vie post-mortem ne sera que la continuité de mon rêve présent et en rien l'heure du réveil. C'est pourquoi, inconsciemment, j'ai toujours ardemment désiré la fin du monde. Parmi les différentes théories que j'ai inventées à ce propos, ma préférée est celle de mes défuntes créatures mayas prédisant la fin des temps pour 2012. Pour me la rendre plus crédible, je l'ai affublée d'une lourde guirlande de bouquins, films et articles, et même si j'ai encore du mal à m'en convaincre, elle continue de diffuser une délicieuse lueur d'espoir. Mais aujourd'hui tout cela est en train de changer, j'arrête de subir ce qui m'arrive et ne considère plus naïvement que les individus qui m'entourent puissent être autre chose que mes propres créations et que les événements qui surgissent puissent être indépendants de ma volonté. Je suis le créateur de toutes ces choses. J'aimerais voir comment gesticuleront les contestataires que j'ai désignés si je leur dis que je suis Dieu. (Rassurez-vous, le blasphème n'est lui aussi que l'une de mes inventions.)

Jusqu'à présent, alors que je n'avais pas conscience de mon rêve, mes créatures en profitaient pour se soustraire à mon autorité, en agissant par exemple conformément aux ordres de mon inconscient et désobéissant à ma volonté consciente. Ce type de conflit engendrait alors des situations fortement désagréables. S'il est vrai qu'aujourd'hui je manque cruellement d'expérience et de confiance en moi dans la maîtrise de mon rêve, j'ai le profond désir de rattraper le retard. Quel retard à vrai dire ? Voilà que j'attrape au vol l'une des innombrables pensées qu'il me reste à transmuter. Le temps lui aussi est l'une de mes créations ! Un artifice que je pourrais à ma guise moduler ou annuler lorsque j'aurai convenablement appris l'art du rêve conscient.

Pourquoi vous écris-je ? Vous, lecteurs qui n'existez que parce que je le souhaite. Vous à qui je donne la capacité de comprendre ce que vous venez de lire selon mon bon vouloir, vous qui êtes mes disciples ou mes détracteurs selon comment j'en conviens, pourquoi vous écrire ceci ?

En réalité c'est à moi-même, me semble t-il, que je m'adresse, car en ce monde rempli d'automates, je suis le seul commandeur du rêve qui vous a en un instant esquissé, le temps que je profite de votre présence avant que vous ne repartiez dans le néant duquel je vous ai tiré.

Sahyal

Le 24 novembre 2009. »

Je parcours la feuille. Mon écriture rapide est semblable aux empreintes griffées d'un fauve élané à travers la steppe. Pas de temps pour une relecture. J'abandonne mon texte à côté du matelas posé à même le sol et referme la porte sur cette chambre dépouillée que seuls quelques habits, froissés ça et là, viennent colorer.

Je prends un ticket de bus qui traîne sur la commode du séjour. Je claque la porte d'entrée et sors sans dire un mot à ma mère qui vient de se retourner. De toute façon elle comprend peu de chose à mes idées. Malgré l'affection que j'ai pour elle, j'avoue que c'est une création avec laquelle j'éprouve peu d'enthousiasme à échanger.

L'air est trop doux pour cette saison. Je l'ai voulu ainsi. Je ne fais plus attention aux pubs et flics qui pullulent à l'extérieur, une seule chose m'obsède : apprendre à contrôler mon rêve. Alors, plus besoin de révolutions pour changer la face du monde, plus besoin de mouvements altermondialistes pour reconquérir le Bien-Commun, plus besoin d'attendre le prochain prophète pour retrouver l'espoir de la paix intérieure ; il me suffira de reprendre possession de mon rêve pour le modifier à ma guise.

Cette cité immense dont j'ai si souvent tiré du plaisir à arpenter les rues et les curiosités, n'a plus ma sympathie. Elle me dégoûte. Comment ai-je pu créer un tel monstre de béton armé jusqu'aux dents, comment ai-je pu le laisser dévorer tant et tant d'hectares de nature ? Il me faut fuir. Voilà un bus. Je saute dedans. Je saisis mon ticket... non, non aujourd'hui les contrôleurs ne me font plus peur : j'ordonnerai au premier que je vois de se jeter sous nos roues ! Je remets le ticket dans ma poche. La masse d'habitations verticales nous quitte à vive allure. Ou est-ce l'inverse ? Déjà je sens le rêve reprendre ses allures fiévreuses et mouvantes. J'observe les créatures qui m'entourent et les salue. Une petite vieille tient un cabas entre ses jambes. Une maman s'agrippe à une double-poussette où ses jumeaux somnolent sous deux chapeaux identiques. Quatre lycéens survoltés se pressent autour de l'unique fille du groupe; ils commentent bruyamment les dernières niaiseries de leurs profs pour se donner de la contenance. Tous les feux sont verts.

L'octogénaire me lance un regard mauvais. Est-ce à cause de mon jeans usé ? À cause de mon ticket resté vierge ? À cause de ma jeunesse ? Les vieux n'apprécient guère les jeunes et ne cherchent pas la réciprocité. Le clivage est indéniable, seuls quelques fêtes de famille ou quelques rendez-vous à la maison de retraite jettent de menues passerelles au-dessus de ce gouffre générationnel. La sagesse des anciens est ébranlée par les folles avancées technologiques qui les contraignent à errer dans une dimension où leurs seuls repères se résument au Scrabble et au sirop de grenadine. Se sentant abandonnés et faibles, ils réclament des politiques sécurisantes et utilisent l'argent qu'ils ont amassé

leur vie durant pour maintenir les despotes qui répondent à leurs vœux. Yyyyyiiiiihh... le bus freine des quatre fers à la vue d'un feu qui vient de passer au rouge. Le cabas est à l'horizontale, la mamie tient en équilibre sur son accoudoir, la poussette deux places s'est enfuie vers l'avant, le cri conforme à celui d'une maman-poule à qui l'on vient d'arracher une plume retentit, le chauffeur se retrouve sur la pointe des pieds, les ados improvisent un récital de jurons. Ensemble nous restons suspendus sur notre dernier pas de danse. Un instant, puis je prends conscience de l'évènement. Je me précipite à la poursuite des poivrons échappés du cabas et qui roulent encore. J'en attrape autant que mes mains peuvent en contenir. Je les essuie, redresse le chariot et les fais tomber dedans. Je me confonds en excuses auprès de la grand-mère et continue ma chasse aux végétaux évadés. J'aide la maman à ramener la poussette en place et lui demande pardon. Le chauffeur qui s'apprêtait à ouvrir la bouche m'observe hébété. Je vais au fond du bus et demande « pas de mal ? » aux jeunes qui ne savent quoi répondre. Je retourne à l'avant jusqu'au chauffeur et l'interroge : « rien de grave ? ». Ma tête pleine de remords se met à tourner. J'enchaîne des gestes désordonnés avant de trouver un siège où m'asseoir. Le bus redémarre. J'en ai voulu à cette vieille bonne femme, non cette gentille bonne femme, à cause de son regard et de ses jugements (qui ne sont eux aussi que mes créations), alors je lui en ai voulu, je l'ai pas aimée, je l'ai dédaignée et j'ai même souhaité inconsciemment de mauvaises choses et vlammm voilà son cabas qui s'envole et les autres qui subissent mon manque de compassion ! Holala il va falloir que j'apprenne à contrôler mon rêve !

La campagne commence à nous envelopper, le terminus n'est plus qu'à deux arrêts. La mesure du temps m'échappe.

Le bus s'immobilise, il a fini son circuit. Pas de contrôleur. Les derniers passagers descendent, je les suis, encore un peu sonné. Je ne connais pas ce lieu. Je fais quelques pas. Je cherche une direction. Derrière moi, le chauffeur éteint le moteur, l'engin se décontracte dans une expiration rauque. Le chauffeur déboutonne le haut de son col, s'allonge sans bouger de son fauteuil et soulève un journal publicitaire au-dessus de sa tête. L'autobus est redevenu une boîte en fer, inerte et encombrante ; mais la bête ne somnole que pour quelques instants dans l'attente de ces prochaines proies, qui s'engouffreront avec empressement dans son ventre en pensant y trouver les bénéfices du voyage alors qu'elles ne récolteront que les méfaits d'une illusoire mobilité. Après les avoir digérées, fatiguées et plumées, elle les recrachera un peu plus loin sur la route pour en absorber de nouvelles. Je comprends alors que plus nos moyens de locomotion gagnent en rapidité et en puissance, plus nous sombrons dans la sédentarisation, renforçant par là même nos chaînes qui, maillées d'obligations et de peurs, nous tiennent à bonne distance de tout mouvement spontané. Cette compréhension en appelle nécessairement une autre : tout cela, toute cette lente mais certaine asphyxie, n'est autre que le fruit de mon rêve devenu cauchemar.

Les pages que tourne mécaniquement le chauffeur, battements de cils cadencés, indiquent que le

cyclope d'acier se tient aux aguets. Sur son flanc est placardé un bandeau publicitaire. Bien que ses couleurs soient criardes, l'affiche peine à dissimuler la médiocrité du produit qu'elle vante comme étant « le plus décapant des gels douche ! ». Un papillon surdimensionné recouvre de ses ailes multicolores la moitié de l'affiche. Immobile, je ne cherche plus mon chemin. Je fixe l'autobus qui fait le mort avec son immonde pub agrafée sur les côtes. Planté au milieu de ce paysage désert nous nous observons, lui de son battement de paupières mécanique, et moi de mon humeur cynique. A force de concentration le décor finit par s'effacer. Nous voilà seuls faisant face l'un à l'autre. La bête comprend bientôt que son allure paisible, ses couleurs chatoyantes et ses battements de cils ne pourront me séduire. Consciente de mon mépris, il ne lui reste plus que la haine pour me dominer. L'un de nous doit vaincre et l'autre s'incliner. Le corps tendu, les pieds en appui, les membres en alerte, nous ne nous lâchons plus des yeux. La tension est totale. Le moindre mouvement pourrait se montrer fatal. Il n'y aura pas d'issue sans vainqueur, pas de repos sans vaincu. Une brise silencieuse et tiède nous encercle. Nous sommes seuls, seuls avec notre histoire, seuls avec notre courage. Mais... non, non il y a quelque chose d'autre. Quelqu'un nous observe. Un spectateur est là ; c'est le papillon de l'affiche. Il ne devrait pas être là, il n'a rien à faire là. Il n'a rien à voir avec tout cela, lui qui, victime d'une agence de communication se retrouve contre son gré aux premières loges d'un conflit qui lui est étranger. La peur se lit déjà sur son visage. Ses ailes, si vives il y a encore peu, commencent à revêtir les couleurs de l'inquiétude. Il tremble légèrement. Il ne sait comment se comporter, il hésite, il observe, il s'interroge, il angoisse, il supplie. Soudain il s'ébat, il y met toutes ses forces, il veut fuir, il tient à la vie, il ne veut pas connaître l'issue de notre combat, il s'affole, il s'affole avec tant de force qu'il parvient à se détacher de l'impression off set qui l'avait emmuré. Encore quelques violents coups d'ailes et le voilà libéré. Sans appel, il s'élançe retrouvant rapidement ses forces jusqu'alors tétanisées. Il nous surprend, il a détourné notre attention, troublé notre concentration. Que faire ? Le voilà qui passe dans ma direction. Il va me frôler ! Le voilà ! Je l'empoigne et saute sur son dos. Mon poids le fait vaciller, mais rapidement il se ressaisit. Je m'agrippe. Je le tiens et ne le lâcherai pas. Suis-je un lâche ? Peut-être, je n'en sais rien, mais cette tension m'est devenue insupportable, je manque d'air. Il me faut partir, vite. Voilà ma monture qui plonge, mais ce n'est que pour mieux gagner les hauteurs en s'engouffrant dans le sillage d'un courant ascendant. Ses deux ailes battent l'atmosphère matinale tel un tambour. Au rythme de ce son ample, elles mélangent les pigments qu'offre la palette des nuages. Elles les déplacent et les travaillent si bien qu'elles viennent se confondre aux effluves vertes émanant de la forêt. Derrière nous repose l'empreinte d'un artiste régulier, abstrait mais déterminé ; au devant, l'univers attend, impuissant, notre passage. L'autobus est déjà loin. Je l'entends qui mugit, son moteur gueule dans la brume. Nous sommes haut maintenant. Je me redresse et me ressaisis. Je sens sous mes bras la force de l'animal ailé, sous mes doigts l'envie de vivre qui anime tout son être résonne. En dessous la

campagne est un couvre-lit reprisé qui, cousu de mille bouts de tissus multicolores, diffuse les charmes d'une époque révolue. Les arbres sont des petits points sombres qui vibrent dans le vent.

Ses joues encore pleines de la fraîcheur nocturne recevaient les premiers rayons. Ses yeux contemplaient paisiblement les prairies qui s'étiraient sous ce jour nouveau. Ce jour ne sera pas la continuité d'hier, ce jour n'appartiendra qu'à lui-même. Il sera le commencement. Il en sera ainsi, c'est elle qui l'avait voulu et Dieu l'avait approuvée en renouvelant la vie qui habite son corps et en repoussant, une fois de plus, l'heure de leurs retrouvailles. Elle aimait la brise qui s'engouffrait par ses narines et gonflait ses poumons, et là où d'autres l'auraient trouvée trop froide ou trop humide, pour Méliké, elle ne pouvait qu'avoir le goût délicieux de la liberté en une heure si aboutie. Un peu plus loin sur sa droite, un papillon apparut sursautant en lui-même comme pris de hoquet. Elle resta immobile et les yeux fermés, elle abandonna tous ses sens aux douces ondes qui, s'échappant des ailes de la créature, venaient s'épandre sur sa pommette. L'être inconstant, deux pétales vermeils échappés des champs, vint se poser sur sa tempe. Cette rencontre ne la surprenait nullement. Elle lui paraissait presque prévisible, ou du moins tout à fait normale. Les yeux clos, la jeune fille vivait chaque seconde avec la profondeur et la simplicité de l'être éveillé. Elle en extirpait la substance pour en nourrir ses sens, sans chercher à la revêtir d'une quelconque signification et la recevait nue, sous sa forme la plus pure. Après avoir si longtemps traqué l'instant de toute son âme et de tous ses muscles, après s'être livré à ce violent combat contre la routine standardisée pour laquelle on l'avait préparée dès la naissance, après avoir, hors d'haleine, exténuée et fébrile, craché son sang et sa rage pour rejoindre la vérité, Méliké venait enfin d'effleurer son but, et comme aspirée par celui-ci, elle s'était unie à lui dans une totale communion. Finalement, après tant d'épreuves, elle n'avait pu trouver la félicité de sa course que dans son absence : la non-course. L'ascète avait compris que seule l'absence de volonté et de pensée pouvait la conduire vers ce qu'elle réclamait, et que si un tel état d'être était la porte de la vérité, l'amour en était la clef. C'est cette révélation qu'elle était maintenant en train de goûter, sans même chercher à en avoir conscience.

Nous nous enfonçons dans un sous-bois. L'air y est frais et le silence imposant. Alors que nous nous rapprochons du sol, je saute à terre et déleste ma créature volante. Elle s'enfuit entre les feuillages pour regagner la lumière. J'ai besoin de me dégourdir pour chasser les fourmis qui ont commencé à se répandre le long de mon bras gauche, ankylosé suite à mon inconfortable position de vol. Je me mets à courir. Je cours entre les troncs, je cours sur le sol frais et mou, je cours sur les rochers colorés de mousses spongieuses, je cours dans des clairières aux herbes sifflantes, j'enjambe de petites collines qui font le dos rond.

Haletant je me laisse tomber au pied d'un arbre. Par secousses, je reprends mon souffle. Alors que mes oreilles bourdonnent un peu, le chant des oiseaux me parvient. J'ai soif. Je me lève et reviens sur mes pas jusqu'à un petit ruisseau que j'ai traversé quelques instants plus tôt. Après avoir bu avec délectation, j'examine les lieux. Je ressens une grande joie en réalisant que je suis seul et qu'aucune construction humaine n'est visible. Peut-être n'y en a-t-il déjà plus du tout sur Terre ? Peut-être que de par ma simple volonté je les ai toutes fait disparaître tel un souffle sur une poignée de sable ? Cette idée me réjouit. Mais en même temps, je sens une appréhension se dissimuler au fond de moi et aimerais ne jamais retourner à l'arrêt de bus pour vérifier si oui ou non la civilisation a bel et bien disparu. De toute façon je n'ai aucune envie d'y retourner. Je dénoue mes chaussures, enfonce mes pieds nus dans l'herbe humide et fais quelques pas en direction du gros arbre au pied duquel j'avais mis fin à ma course. Je plaque mon dos sur son tronc, j'étends mes jambes bien droites devant moi et relève la pointe de mes pieds. J'inspire profondément et libère ma tête de toutes pensées. Un long moment s'écoule ainsi, le nez au vent je m'abandonne les yeux mi-clos à la beauté de l'instant.

Je laisse divaguer mes pensées. J'imagine là quelques êtres de mon âge, petites créatures amicales dont le seul souci serait de s'adonner librement aux louanges des beautés naturelles. J'entends leurs rires. J'entends leurs musiques, invitations joyeuses aux danses enivrantes. Parmi eux se détache une jeune fille. Je la vois sublime et mystérieuse. Enveloppée d'une beauté inégalée, elle m'apparaît comme le calice d'une sagesse déroutante. Je la désire ardemment. Artiste, aventurière, ascète, colombe, je la veux tel un ange ! Son prénom est Méliké.

Le papillon avait disparu laissant sur le front de Méliké la sensation de ses petites pattes. Les hautes herbes dansaient dans la brise, caressant ses jambes nues faisant face à l'aurore. Les immeubles perçaient l'horizon et balayaient de leurs ombres tournantes les collines. Le flot de la circulation se remit à couler, inondant bientôt tout le paysage de son bourdonnement continu. Le ciel grisonna encore quelques temps avant de redevenir opaque. De temps à autres, quelques sirènes se détachaient du bruit, tel les gémissements des compagnons d'Ulysse, elles s'échappaient un instant de la tourmente avant de se faire ravalé par sa monotonie. L'herbe était devenue coupante, le vent glacial, l'odeur métallique et rigide.

- Hey arrêtes de rêver, on n'a pas que ça à foutre !

- C'est bon, calme-toi on est dans les temps.

Adam faisait chier, il était toujours en train de se plaindre. La butte sur laquelle ils se trouvaient était coincée entre deux des bretelles du périphérique. C'était Méliké qui l'avait convaincu, ce qui est déjà un exploit en soi, de prendre ce raccourci.

- Y a de la boue partout... je savais que ton idée ne valait rien, tes idées ne valent jamais rien.

- Hé ho y a cent mètres à faire avant d'arriver à la route, tu vas pas te mettre à pleurer maintenant ?

- T'as vu le trafic ? On va se faire shooter, de toute façon vu l'état de mes pompes j'ai pas grand chose à perdre, grommela Adam les dents serrées.

Des types comme Adam, Méliké en connaissait à la pelle, à vrai dire elle ne connaissait que ça et rien d'autre, l'humanité se résumait à ça : des endives calibrées qui se plaignaient constamment de ne pas l'être suffisamment. Pourquoi des endives ? J'en sais rien, c'est un truc à Méliké ça, faut lui demander. Attendez une seconde. « Eh par ici Méliké, j'ai une question. (Elle tourne la tête en direction de ma voix.) Pourquoi tu compares les gens à des endives, c'est rigolo comme idée ?

- Qu'est ce que j'en sais ? C'est toi l'auteur, c'est toi qui m'as créée ainsi que mes idées. »

Bougre que cette gamine était rusée lorsqu'il s'agissait de se fuir elle-même ! Mais cela bien sûr ne solutionnait pas le problème du champ d'endives au milieu duquel elle avait poussé sans rien connaître d'autre. Et dans une dizaine d'année elle se marierait avec l'un de ces échantillons, enfantera de lui avant probablement de divorcer, comme tout le monde, pourquoi serait-elle plus forte que les autres, que ses parents, que ses connaissances, que ses voisins, que les superstars ? Mais cette rupture pourrait être un commencement, le seuil d'un possible inédit, celui d'élever un être qui ne ressemble à nul autre. D'en faire un être unique, émancipé, se posant comme origine d'une conscience libre. Non pas au point de coloniser le champ d'endives en empiétant sur leur espace vital, mais en rayonnant au milieu d'elles pour les conduire à une métamorphose intérieure.

Elle en rêvait timidement. Alors elle ressentait en elle ce besoin débordant d'accueillir en sa chair l'enfant et de sentir ses entrailles s'ouvrir à la vie, comme si la bonté qui ne s'est jamais que flétrie dans ce monde sans promesses, ne pouvait qu'apparaître dans cet ultime et précieux retranchement qu'offrait son corps. Puis surgissait l'angoisse : et après ? Ne déperira t-il point comme un chant offert vers l'infini, devenant le souvenir d'un espoir inachevé ? Ne sera t-il pas corrompu, aussitôt ses poumons gorgés de cet air stérile ? Le sperme qui le façonnera ne sera-t-il pas déjà imbibé du poison de notre temps ? Ne suis-je pas moi aussi corrompue jusqu'à la racine de mon être et inapte à guider une âme vers la lumière à travers tant de désolation ? Méliké, à l'image du bien qui échoue indéfiniment à s'ancrer dans cet univers desséché, rejetait une fois de plus cette idée trop grande, d'offrir à la vie son corps et son espoir.

Ils étaient arrivés en retard ce matin, pas de beaucoup mais suffisamment pour que l'instituteur les refuse à suivre le premier cours de la journée. Alors qu'Adam s'irritait face aux éventuelles causes néfastes que cela pouvait entraîner sur son carnet d'appréciations et maudissait de plus belle le soi-disant raccourci, sa camarade jubilait de pouvoir échapper une heure entière à ce qu'elle considérait comme une simple formalité dans la grande bureaucratie du mensonge et de l'endoctrinement. Car si l'école nous apprend bien une chose, songeait-elle, c'est que les enseignements d'hier sont aujourd'hui remis en question ; pourquoi dès lors en irait-il donc différemment du contenu du cours de ce matin ? Adam lui aurait fort bien rétorqué, si Méliké lui avait fait partager sa pensée, que ce n'était pas le cas des mathématiques et autres sciences fondamentales. Mais elle n'accordait quasiment aucun intérêt à ces matières qui jusqu'à présent n'avaient que su décupler l'emballlement du monde dans sa quête de la démesure. Il suffisait de s'arrêter quelques instants et d'observer ce qui surgissait dans notre champ de vision pour constater qu'on aurait mieux fait de ne jamais porter un quelconque intérêt à ces sciences là. Voilà pourquoi elle ne lança pas le débat et préféra savourer seule cette heure gagnée sur le conformisme.

Elle fit quelques pas dans la petite cour de bitume qui s'étalait devant les classes. La chaudière émettait un sifflement grinçant et continu. Les plastiques avec lesquels on l'alimentait rejetaient des volutes bleuâtres et coloraient le vent qui, privé de son invisibilité, soufflait de plus belle, tout effrayé qu'il était de se voir ainsi dénuder par ce voile pétrolifère. Le cours du bois avait dépassé celui de l'or pour la seconde fois le mois dernier. Dire qu'on l'utilisait encore au siècle précédent pour se chauffer et même pour en faire des baguettes pour manger ! Ah cette foutue odeur, de déchets calcinés, d'égout, de dégoût, de poisson, de poisson de poisson poissonneux. La poisse ! Pourquoi tu te presses pas toi aussi, écœurante odeur de pourriture, à prendre la fuite, regarde le vent lui il ne traîne pas ici, regarde il cherche un coin meilleur où poser ses valises. Même si ce n'est pas sûr qu'il en existe, il a raison de chercher, renoncer serait mourir et le vent ne peut pas mourir et même si cela devait lui arriver un jour il sera assurément le dernier à rendre le souffle sans

que personne ne puisse en témoigner. Et toi charlatan de poissonnier tu ne veux pas vivre ? Va-t-en, dégage et laisse moi respirer un air moins chargé !

Adam s'était assis sur la volée de marches qui menait aux salles de cours. De là il observait d'un air sombre Méliké qui, doucement, se déplaçait, le regard fermé et tourné vers ses pieds. Elle s'immobilisa auprès de l'unique arbre, chétif et torturé, singulière tige de végétation, qu'on avait daigné laisser sur le scalp d'une terre oubliée. Cet être malade, vestige du passé, était aujourd'hui devenu une sculpture grisâtre, extension du macadam. La jeune fille s'était figée dans la position qui l'avait menée jusque là. Tête penchée, coudes fléchis, doigts aux aguets, sa posture étrange la faisait croire devenue l'ombre du conifère. Une large flaque d'eau (qu'Adam ne pouvait pas voir de là où il se trouvait) reposait sagement à ses pieds. Les nuages venaient s'y contempler accompagnés de beaux rapaces en vol qui se plaisaient à s'y refléter, pour le plus grand plaisir de la jeune fille qui reposa son esprit dans cette touche de beauté rebelle. Les reflets volatiles tournaillaient gaiement, mélangeant de leurs ailes majestueuses les couleurs pastel d'un ciel rosé. Leur danse captivante aurait pu laisser croire à leur spectatrice matinale qu'elle en était l'offrande sacrificielle, mais absorbée par l'image sur la pellicule d'eau, cette dernière ne put se laisser un instant toucher par une quelconque funeste pensée. Derrière elle, Adam toujours assis sur les marches, s'amusant de l'immobilisme de sa camarade, s'était mis à lui lancer de petits cailloux pour lui arracher un signe de vie. Soudain Méliké sursauta : un caillou venait de percuter sa main gauche. Elle se retourna d'un bond interrogeant les lieux du regard. Le bâtiment rempli de salles elles-mêmes remplies d'élèves, sa porte encadrée comme un tableau baroque, au-dessus d'elle l'énorme horloge et ses deux aiguilles de fer, en-dessous Adam sur les marches, elle leva les yeux, le ciel gris uniforme, l'arbre biscornu, la flaque, les oiseaux, les oiseaux ? Elle releva la tête : ciel plat, nu, désert, mort. La flaque : nuages rosés, danse des aigles, un rire, non le rire c'était Adam qui se tordait de voir le petit impact de son caillou faire gesticuler Méliké dans tous les sens, tel un automate hystérique que l'on venait de tirer d'un long sommeil. La flaque, la flaque ! Méliké s'était jetée à quatre pattes, le visage au-dessus de l'eau. Adam qui la croyait vouloir imiter un quelconque quadrupède, n'en pouvait plus, le visage renversé, il se tenait les côtes. Soudain Méliké appela d'un son inintelligible. Adam se calma un peu et, essuyant une larme qui lui coulait, il chercha Méliké du regard. Elle n'était plus là.

On l'attrape par la main et l'entraîne sans ménagement. Elle serait tombée si on ne lui avait saisi l'autre main, elle retrouve son équilibre, c'est une course escortée, forcée, qui s'engage. L'angoisse l'envahit comme une fièvre. Qui sont ces gens ? Que me veulent-ils ? Où suis-je ? Une nouvelle secousse l'entraîne sur sa droite, elle titube, se stabilise, tourne la tête. Deux garçons pas plus vieux qu'elle, l'encadrent. Ils semblent jubiler sous leurs cheveux ébouriffés. Le mouvement reprend puis s'arrête. Elle observe : toute une bande de mioches forme une ronde dont elle fait partie : ils

dansent ! Elle cherche à reprendre son souffle, mais le rythme ne lui en laisse pas le temps. Soudain elle prend conscience de la musique. Les vielles à roues, lourds bourdons chantants, se déchaînent donnant la trame autour de laquelle brodent violons, accordéons et flûtes. Entraînée, elle tourne avec la foule. Ses pas chahutés sont mal assurés, elle n'a jamais dansé, ni même vu danser. Elle se souvient que ce concept lui avait une fois été exposé en cours d'histoire et avait eu pour effet de provoquer une hilarité crispée à travers la classe. Pas le temps de penser. Elle ignore tout du jeu de jambes et doit conserver sa pleine attention. La musique, stridente et rapide, la fait souffrir. La tête lui tourne, la nausée lui monte à la gorge avant même d'avoir achevé un tour complet. Elle lâche les deux mains qui l'avaient prise puis s'élance hors du jeu pour s'effondrer un peu plus loin au pied d'un tronc. Elle hoquète et aspire l'air à petites gorgées pendant un moment avant que l'envie de vomir ne la quitte. Elle s'appuie contre l'arbre frais et vigoureux, la tête en arrière, les mains entre les racines. Elle se calme. Son regard se fixe sur les grands aigles qui, tournoyant entre les doux rayons du soleil, accompagnent danseurs et musiciens. En observant bouche-bée le spectacle surréaliste de ces deux cercles superposés, vivants et heureux, lui vint l'étrange certitude, jamais éprouvée jusqu'alors, que la nature et l'humanité peuvent être harmonieusement liées. Soudain elle relève ses mains et les observe. La terre a une texture inhabituelle. Elle a perdu sa sensation de plastique sableux et semble même douce et tendre, sa consistance tiédie au soleil appelle les caresses et l'admiration. Méliké replonge ses mains entre les racines et s'abandonne à la douce chaleur qui remonte le long de ses membres jusqu'à la pointe de ses cheveux. Elle reste là un moment à contempler les sensations nouvelles qui s'épanouissent en elle. Puis petit à petit son attention remonte vers la surface de son être et s'adonne à l'observation de ce qui l'entoure. La musique ne paraît plus agressive mais chatouille les sens, s'invite dans le corps, réveille les instincts. Les danseurs croisent leurs bras avec les danseuses, encerclent les musiciens, se balancent en rythme et surtout, surtout, respirent l'insouciance.

Une main sur son épaule. Elle sursaute.

« Regarde j'ai cueilli des myrtilles. » Je lui présente le creux de ma main débordant de fruits. Je devine dans ses pupilles mon large sourire blanc tacheté de rouge. Méliké me regarde ahurie, elle observe ma main ouverte sans comprendre. Je prends une baie et la lance entre mes dents. Méliké s'avance pour mieux me faire face. Accroupis sur nos talons nous nous contemplons. Enfin elle décide de goûter le fruit inconnu qu'elle envoie avec peu d'adresse sur sa langue. En observant son visage je peux deviner les sensations qui l'envahissent : ça pique, c'est amer et surprenant. Elle en goûte une autre et s'amuse de ce petit jeu. Lancer, mastiquer, faire des grimaces, s'arrêter, apprivoiser le goût nouveau et puis recommencer. Bientôt ma récolte s'épuise entièrement. Je me redresse alors et lui tends la main pour l'entraîner dans une course rieuse. Nous nous éloignons rapidement. La musique est quasi inaudible lorsque nous nous faufile entre les premiers arbres

d'une forêt colorée. C'est là. Je m'arrête et me tourne vers Méliké. Alors que nos mains sont toujours liées, je m'agenouille devant quelques buissons. Des grappes de petits points rouges y sont suspendues, patientes et nombreuses.

Je lui demande sans dissimuler ma fierté :

- Alors elle te plaît ma création ?
- Je suis si heureuse, répond-elle toute confuse.
- Bienvenue dans mon rêve !

La jeune fille saisit avec hésitation quelques baies et les porte à sa bouche. Ses yeux s'embrument. Des larmes lui coulent sur les joues. Elle s'allonge au sol, puis se roule dans l'herbe et enfonce ses bras entre les feuilles et les branches qui jonchent le sous-bois. Elle respire la terre à pleine narines et s'en frotte les cheveux. Elle pousse quelques cris de joie entrecoupés de rires sans retenu. Elle enlace les arbres et tourne sur elle-même. Ivre d'extase elle se laisse tomber puis se relève promptement pour esquisser quelques bonds épars. La tête en arrière, elle déploie ses bras comme une toupie incontrôlable.

Je l'observe impressionné. Je ne sais trop quoi penser. Quelle créature surprenante et déchaînée ai-je engendré ? Quelle beauté imprévisible, envoûtante !

Voilà assurément mon ange.

Ensemble nous nous partagerons ce monde vierge où tout nous est désormais possible. Surexcité à cette idée, je la saisis et la tire de sa joyeuse folie pour la conduire gaiement à la découverte de notre nouveau paradis. Avançant droit devant nous, nous traversons des bois enchanteurs pleins d'oiseaux et de soleil. Les senteurs de la nature éveillent nos sens, les couleurs font jaillir de nouvelles passions. La douceur de nos peaux qui se cherchent, m'égare. Je l'aime, elle m'aime. Nous dépassons les derniers grands arbres et franchissons la lisière d'une forêt.

Là l'autobus attend.

Je trébuché. Méliké flanche à ma secousse. Lentement le paysage se met à tourner. Un vertige puissant me maintient à terre. Je m'agrippe à Méliké. Nos regards s'empoignent. Pourquoi a-t-elle cette mine béate ? D'où lui vient cette joie ? Est-elle en train de me remercier ? Le vent souffle et fait danser ses cheveux, les arbres se balancent au-dessus de nos têtes. Pourquoi ? Pourquoi ce regard doux et compatissant ? Ce foutu bus est là, des passagers y ont pris place, son moteur gronde ! Rien, rien n'a changé ! Où sont passés notre paradis, le papillon, la musique et ses danseurs ? Pourquoi Méliké est-elle si heureuse ? Pour...

Mes genoux s'entrechoquent, ma tête tourne, le sang frappe à mes tempes. Ma vue se trouble. Méliké est solidement campée sur ses deux jambes. Je devine un sourire entre ses lèvres. Elle avance son visage et me murmure :

- Merci pour m'avoir obéi. Merci belle créature pour m'avoir ouvert ce passage, pour m'avoir tirée du rêve si sombre dans lequel je m'étais enlisée. Maintenant tu peux retourner dans le néant duquel je t'ai façonné.

Je me hisse sur mes coudes, chasse un peu de terre et quelques feuilles mortes qui se sont collées à mon pantalon. J'arrange rapidement mes cheveux. Je quitte le terre-plein sur lequel je me trouve et rejoins l'autobus. Je trouve un ticket froissé dans l'une de mes poches, le tamponne et m'assoie sur le premier siège libre. Les portes se referment. Mes pieds sont nus ; je ne sais plus ce que j'ai fait de mes chaussures.

* * *